

## Étude de la genèse du totalitarisme nazi ; programme de Première L-ES-S Thème 3 : Les régimes totalitaires dans l'entre-deux-guerres, genèse, points communs, spécificités.

Analyse des témoignages de Sebastian Haffner (Doc 1) et Klaus Mann (Doc 2) sur les forces et les faiblesses de la société allemande des années Trente et la rapidité de la subversion nazie.

+ Film (étude de la scène de la salle des pendus)

+ Documents du manuel sur l'arrivée au pouvoir du nazisme.

Après lecture et analyse des deux témoignages :

- Quels éléments permettent de penser que l'échec de la République de Weimar n'était pas la seule issue possible en 1933 ?
- Rechercher des éléments qui peuvent expliquer la rapidité du basculement de la société allemande dans le totalitarisme.
- Quelles parties des dialogues du film permettent de penser que l'idéologie nazie peut séduire certains des mineurs qui s'expriment dans la scène de la salle des pendus ?
- Rechercher des éléments sur les studios de Babelsberg, la puissance économique et artistique de la UFA et l'émigration du monde du cinéma allemand à Hollywood (comparer les exemples de Marlène Dietrich/Emil Jannings et Fritz Lang / Georg Wilhelm Pabst) avant et après 1933.

Doc 1 : extrait de Sebastian Haffner, Histoire d'un Allemand. Texte rédigé à Londres en 1938.

« Il est difficile de parler de choses qui ne se sont pas réalisées, de prémices restées au stade du « peut-être » et du « presque ». Et pourtant, j'ai l'impression que l'Allemagne d'alors a vu germer à côté de démons menaçants et de maléfices extrahumains, des plantes rares et précieuses. (...) Un avenir très beau, très prometteur, se préparait chez l'élite de la jeunesse allemande entre 1925 et 1930 : un nouvel idéalisme au-delà du doute et de la désillusion ; un nouveau libéralisme plus vaste, plus riche, plus mûr que le libéralisme politique du XIX<sup>ème</sup> siècle ; voire les fondements d'une autre noblesse, d'une autre aristocratie, d'une nouvelle esthétique de l'existence. Tout cela était encore bien loin de devenir réalité et de prendre le pouvoir. C'en était à peine au stade des idées et des mots quand les brutes arrivèrent pour tout piétiner. Malgré tout, on sentait alors un air frais qui soufflait sur l'Allemagne et une remarquable absence de mensonge conventionnel. Les barrières entre les classes sociales étaient devenues minces et fragiles -- peut-être un bénéfique effet secondaire de l'appauvrissement général. Beaucoup d'étudiants travaillaient durant leur temps libre, beaucoup de jeunes travailleurs consacraient leurs loisirs à l'étude. Les préjugés de classe et la morgue en col blanc n'étaient plus à la page. Les relations entre les sexes étaient plus libres et plus ouvertes que jamais (...)

Enfin même les relations entre les nations virent se dessiner une nouvelle chance : davantage de spontanéité, un intérêt croissant pour l'autre, un vrai plaisir devant la diversité que le monde doit à l'existence de tant de peuples. Le Berlin de l'époque était une ville assez internationale (...) Les étrangers étaient toujours bienvenus, qu'ils soient venus librement comme les Américains et les Chinois, ou exilés comme les Russes. Il régnait une grande ouverture d'esprit, une sympathie pleine de délicatesse et de curiosité, le propos conscient d'apprendre à connaître et à aimer les civilisations les plus lointaines. (...)

Mes souvenirs les plus chers et les plus précieux sont liés à ce milieu à la fois international et familial, un petit coin d'univers en plein Berlin. C'était un petit club de tennis universitaire, dans lequel les Allemands

étaient à peine plus nombreux que d'autres nationalités (...) je suis pris d'une profonde nostalgie quand je pense aux soirs d'été que nous passions au club-house, après avoir joué, et qui se prolongeaient souvent jusque tard dans la nuit ; assis en costume de tennis dans des fauteuils de rotin, buvant et plaisantant, nous avions d'interminables et ardentes conversations bien différentes des débats politiques obstinés des années précédentes et suivantes (...)

Je dois me pincer quand j'y pense, je ne sais ce qui est le plus incroyable aujourd'hui : penser que cela a existé en Allemagne voici à peine dix ans – ou que cela ait pu disparaître aussi totalement, sans laisser la moindre trace, en à peine dix ans. »

Doc 2 : extrait de Klaus Mann, Contre la barbarie. Texte rédigé en 1938 à San Francisco.

« Quand on ôte l'esprit, la vie devient insipide. C'est seulement maintenant, c'est seulement peu à peu que les Allemands commencent à comprendre que la culture est une chose dont ils ont besoin pour vivre (...) La vie culturelle s'éteint. Les théâtres ont recours aux vieilles comédies parce que les pièces des nouveaux auteurs nazis sont généralement très médiocres et qu'un grand nombre de drames classiques allemands paraissent louches aux yeux de la censure (...)

Nombre de ceux que nous avons connus libéraux font aujourd'hui allégeance à la croix gammée parce que ces messieurs de la croix gammée les paient. Ici, à Hollywood, j'ai vu l'acteur Emil Jannings frapper du poing sur la table quand quelqu'un faisait une remarque qui ne lui paraissait pas suffisamment républicaine. Aujourd'hui il fait envoyer en camp de concentration ceux qui affirment qu'il a une grand-mère juive.

Les artistes qui trahissent l'esprit au nom de leur carrière devront expier leurs péchés – certains le font déjà (...) Un jeune auteur prometteur\* qui écrivait autrefois des livres qui parlaient à la jeunesse, publie aujourd'hui des choses stupides et sentimentales. Il écrit aussi des films pour la UFA, ce qui doit lui rapporter un joli magot. On dit qu'en voyant un des films dont il était le scénariste (...) le Führer aurait pleuré. Il était autrefois mon ami. Récemment, il est allé passer des vacances en Suisse (...) et là-bas il a lu un des livres que j'avais écrit en exil. De l'Engadine il m'a envoyé une carte postale remplie des compliments les plus suaves. « C'est avec envie qu'on respire l'air de liberté dans lequel tu as pu écrire cela ! » me dit-il. Je n'ai pu m'empêcher de penser qu'il avait eu tout autant que moi la possibilité d'émigrer (...) J'ai compris alors la petite déprime de mon ancien ami. Il a une belle voiture Horsch, mais il faut écrire pour la UFA. Dure punition... »

*\*il s'agit d'Erich Ebermayer, écrivain à succès dans les années 20, défendant alors la cause des homosexuels, lié aux cercles progressistes. Scénariste de nombreux films « à l'eau de rose » après 1933. Protégé par de hauts dignitaires nazis malgré son homosexualité.*

## CHAPITRAGE DU FILM

### 1°/mise en situation :

**La frontière franco-allemande entre la Lorraine et la Sarre ; le monde la mine.**

00'00

- Deux enfants jouent aux billes et se chamaillent, métaphore de la dispute franco-allemande.
- Des mineurs allemands vont chercher du travail en France. « Les chômeurs ne passent plus » dit le douanier, ils retournent en Allemagne. Effets de la crise de 1929 (le film date de 1931, l'action n'est pas

située dans le temps). « Pas de travail, il n'y en a même pas pour nous », dit un employé français de la mine.

- Images très réalistes (documentaire social) du carreau de mine. « Tout le charbon qu'ils ont », réflexion d'un mineur chômeur allemand, référence à la « reprise » de la Lorraine par la France.
- Images du fond de la mine, les ingénieurs français craignent que le feu ne s'étende. Ronde des ingénieurs côté allemand, on apprend que la mine est transfrontalière. Feu dans la mine côté français (long travelling). Construction d'un mur de barrage pour isoler le feu et surtout... « pas de gaz ! », donc les explosifs sont interdits. Images réalistes très documentées du front de taille (marteau piqueur, trains électriques, godets, berlines, galibot, masques et systèmes respiratoires, chaleur).

**16'50"**

## **2°/mise en action des personnages principaux ; le coup de grisou détonateur de la fraternité.**

- Bal Kursaal : c'est dimanche, bal musette, on danse. Trois mineurs allemands viennent au Bal Kursaal côté français. Ambiance fraternelle, jeu sur les langues française et allemande. On se comprend ou pas ?
- Françoise et Émile : la fille du pays devenue « parisienne » et son fiancé mineur sont au bal.
- Quiproquo autour du refus de Françoise de danser avec un des allemands qui pense qu'il est rejeté parce qu'Allemand : « Ici tu n'es qu'un étranger ». A deux doigts de la bagarre.
- Françoise et Henri rentrent chez eux et entendent parler du feu dans la mine ; Françoise refuse qu'Émile reste mineur, elle veut qu'il la rejoigne à Paris. Le feu continue et le bal aussi.
- Embauche du matin (travelling arrière). Françoise décide de rentrer à Paris. Le grand père accompagne son petit-fils à la mine. Françoise est à la gare avec sa mère.
- Fin de la construction du mur de barrage anti-feu au fond de la mine.
- Des explosifs font tomber le charbon en front de taille dans un nuage de poussière qui envahit les galeries. Quelques instants après, le mur de barrage cède sous la pression du gaz enflammé, un premier mort brûlé vif ; le feu et le gaz inflammable se répandent partout ; fuite des mineurs, explosions, effondrements.
- Le train de Françoise démarre au moment où le carreau de mine dégage une épaisse fumée noire. Ruée des habitants vers la mine Thibault ; le grand père se précipite à la recherche de « son p'tit Georges ».
- Les mineurs côté allemand voient la mine française en feu de l'autre côté de la frontière.
- Les femmes de mineurs sont bloquées au portail de la mine. Les secours s'organisent pour descendre en rappel dans le puits car l'ascenseur est bloqué. Le grand-père descend par le vieux puits à échelles. Les mineurs au fond sont asphyxiés ou écrasés. Françoise a pris un train en sens inverse et revient à la cité minière.
- Salle des pendus et douches côté allemand. Réflexions des mineurs allemands : aider les Français ou pas ? Référence à la Ruhr envahie par les Français qui alimente le ressentiment anti-français.
- La direction allemande se félicite que les galeries soient coupées entre la partie française et la partie allemande de la mine

**35'40"**

## **3°/mise en morale : La fraternité à l'œuvre entre solidarité ouvrière et amitié franco-allemande**

- Une partie des mineurs allemands vont aider les Français, derrière le mineur/meneur Wittkopp. La direction accepte, distribution du matériel de sauvetage. Embarquement dans des camions. Le

directeur allemand appelle le directeur français. Les allemands partent sous le regard de leurs épouses et enfants apeurés.

- Au fond les français essayent de survivre. Le grand-père constate la catastrophe et continue de chercher son petit-fils. Les équipes de secours descendent. Le grand père retrouve Georges, mais il semble mort.
- Les allemands se présentent à la frontière française, mais craignent d'être bloqués par « des histoires de passeports », ils forcent le passage et les français tirent en l'air. Les sauveteurs français progressent et découvrent des morts et des survivants. Le drapeau est mis en berne. Le premier blessé remonte. Françoise appelle à prendre d'assaut la direction de la mine qui ne semble pas réagir assez vite, la troupe est attendue pour éventuellement rétablir l'ordre.
- Ce sont des sauveteurs allemands qui arrivent « Des Allemands, c'est pas possible ! » Du côté allemand de la mine, les trois copains qui s'étaient fait éconduire du Bal Kursaal décident, à la suite de Kasper, de passer côté français de la mine par une galerie murée depuis la fin de la guerre et dont il a connaissance. « C'est par là que les Français sont passés pendant la guerre ». Le grand père ramène son petit-fils au local des chevaux de mine. Le petit Georges revient à lui.
- Fraternisation entre colonnes de sauvetage au fond et attente des femmes en haut. Poignée de main (gros plan, zoom avant) et échanges croisés en langue française et allemande. C'est l'apogée de la démonstration pacifiste du film.
- Jean et Émile survivent au fond. L'équipe de Kasper détruit la grille qui matérialise la frontière. Kasper et ses deux camarades secourent le grand père et son petit-fils. L'équipe de Kasper casse un mur de galerie et trouve une sortie. Les sauveteurs allemands sauvent Émile et Jean qui survivent au fond. Images de la guerre et de corps à corps avec masques à gaz. Jean cauchemarde (effet du gaz) et prend le sauveteur allemand pour un soldat qui l'attaque. Le sauveteur allemand est blessé à l'issue de son combat avec Jean, mais c'est un accident, le français n'y est pour rien.
- Les blessés remontent, on les soigne avec un appareil ultra-moderne allemand, un respirateur artificiel. Un téléphone de galerie fonctionne encore, Kasper, ses deux compagnons, le grand père et le jeune Georges sont localisés. Les sauveteurs partent à leur recherche et les retrouvent grâce aux coups de clés plates sur les tuyauteries métalliques (musique et danse).

1h24'00"

#### **4°/les deux fins : optimisme ou pessimisme ? Entre internationalisme pacifiste et statuquo de la paix armée.**

- Discours de Jean : « Camarades, tous mineurs ensemble, nos deux seuls ennemis sont le gaz (grisou) et la guerre » ; salut amical aux Allemands : on vous dit « au revoir » « auf wiedersehen ».

Discours de Wittkopp : « Nous sommes tous des travailleurs le charbon est à nous tous », « nous souhaitons bonne chance aux Français ».

Scènes de fraternisation et ambiance de meeting ouvrier, référence marxisante.

- La grille au fond de la mine est replacée comme avant la catastrophe et l'action de sauvetage. On vérifie sa solidité.

Échange de documents entre militaires français et allemands, métaphore de la garantie des Traités de Paix et du pacifisme wilsonien, inventeur de la SDN.

Tout le monde s'en retourne dos à dos dans son territoire. La grille reste dans l'ombre.

1h29'40"